

# QU'EST-CE QUE LA RECHERCHE QUALITATIVE ? PROBLÈMES ÉPISTÉMOLOGIQUES, MÉTHODOLOGIQUES ET DE THÉORISATION

Au moment où la recherche en sciences sociales s'oriente de plus en plus vers la modélisation, les méthodes quantitatives ou l'expérimentation, il apparaît important de refonder la démarche qualitative (qu'il est d'ailleurs plus juste d'appeler démarche compréhensive). À partir d'un livre consacré à la méthodologie de la recherche qualitative (DUMEZ, 2013), cet article identifiera les risques épistémologiques associés à ce type de recherche et précisera les résultats scientifiques que l'on peut en attendre.

Par **Hervé DUMEZ\***

---

## INTRODUCTION

Ces dernières années, le débat épistémologique concernant la recherche qualitative, notamment en gestion, a été dominé par la question des paradigmes : il y aurait, d'une part, un paradigme positiviste, ou néo-positiviste, et, d'autre part, des paradigmes constructivistes et un paradigme interprétativiste

(GIROD-SÉVILLE & PERRET, 1999 ; WEBER, 2004 ; AVENIER & THOMAS, 2012). Avant même de commencer sa recherche, tout chercheur devrait choisir de se situer dans un de ces paradigmes, et s'y tenir tout au long de sa recherche. Ses résultats ne seraient dès lors susceptibles d'évaluation que dans le seul cadre de ce paradigme. Les méthodes quantitatives seraient l'apanage du paradigme positiviste, tandis que la recherche qualitative se situerait du côté des paradigmes constructivistes ou interprétativiste. Les ontologies, les épistémologies, les méthodologies, les théories de la vérité, de la validité, de la fiabilité, seraient différentes selon le paradigme choisi. Cette approche

---

\* Directeur de recherche au CNRS, directeur du Centre de recherche en gestion de l'École Polytechnique.

des questions épistémologiques a été critiquée (WEBER, 2004 ; DUMEZ, 2010b, 2012b, 2013). Nous ne reviendrons pas sur ces débats. L'approche développée ici est d'une toute autre nature. L'objet de cet article est de montrer, tout d'abord, que l'opposition entre recherche qualitative et recherche quantitative est stérile et qu'il vaut donc mieux parler de démarche compréhensive, dans la tradition de Dilthey, Weber et Popper ; ensuite, de mettre en évidence les trois risques épistémologiques concrets liés à ce type d'approche (les acteurs abstraits, la circularité et l'équifinalité) ; puis d'essayer d'établir comment il est possible de gérer ces risques épistémologiques concrets et, enfin, de préciser quels peuvent être les apports scientifiques d'une démarche compréhensive (ses mécanismes, ses typologies, la redéfinition des concepts).

### QU'EST-CE QUE COMPRENDRE ? LA FAUSSE OPPOSITION ENTRE QUALITATIF ET QUANTITATIF

L'opposition entre qualitatif et quantitatif nous apparaît artificielle pour plusieurs raisons.

La première de ces raisons est le fait que les acteurs qui sont étudiés par les sciences sociales sont des agents calculateurs (CALLON, 1998). Ils calculent en permanence, ils le font bien ou mal. Le phénomène n'est guère nouveau : Braudel (1979) expliquait qu'aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, on pouvait survivre même en ne sachant pas lire, mais on survivait beaucoup plus difficilement si l'on ne savait pas compter. Comment dès lors prétendre comprendre les acteurs ou les agents sans étudier la manière dont ils produisent et traitent les chiffres ?

La question se pose encore plus directement quand les agents en question sont des États, des entreprises, des organisations, ou même des associations à but non lucratif. Les organisations produisent des chiffres en permanence, elles y sont d'ailleurs obligées légalement. Elles le font pour répondre à des besoins internes (pour prendre leurs décisions, élaborer une stratégie, se développer), mais aussi pour un usage externe dans leur dialogue et leurs interactions avec leur environnement. Il paraît difficilement pensable de mener une recherche sur une organisation en faisant abstraction des chiffres qu'elle manie et des instruments de gestion mobilisés pour les produire (BERRY, 1983 ; MOISDON, 1997).

Enfin, c'est l'une des tâches du chercheur que de produire lui-même des chiffres et de les traiter, afin de mieux comprendre ce que font les acteurs qu'il étudie, notamment pour prendre de la distance avec ce qu'ils disent de leurs actions. Il est par exemple intéressant de confronter ce que dit un dirigeant d'entreprise, lors d'un entretien, du temps qu'il consacre à sa réflexion stratégique, avec la mesure fine et quantifiée que fait

le chercheur de l'emploi du temps dudit dirigeant (DELPEUCH & LAUVERGEON, 1988). La mesure quantifiée permet de mettre en évidence les décalages entre les discours et les perceptions, d'une part, et les pratiques, de l'autre (BERRY, 1983).

On voit donc bien que la recherche qualitative ne peut pas se permettre d'exclure le quantitatif. Deux questions se posent dès lors : comment faire pour articuler le qualitatif et le quantitatif ? Et quelle est la différence entre la recherche qualitative et la recherche quantitative, si celles-ci se mêlent dans la pratique ?

La première question renvoie à deux problèmes : la gestion du temps dans la recherche, d'une part, et les compétences, de l'autre. La recherche est elle-même soumise, comme l'avait bien mis en évidence Peirce, à un calcul coûts/bénéfices. La démarche qualitative prend beaucoup de temps. Il apparaît difficile de pouvoir la mener de front avec une recherche quantitative sophistiquée. Par ailleurs, les méthodes quantitatives sont en constante évolution et exigent des compétences de plus en plus pointues. Si la recherche qualitative n'exclut pas un traitement quantitatif, il faut qu'elle parvienne à trouver des méthodes qui offrent un bon compromis entre leur simplicité de maniment et leur robustesse.

Reste la seconde question : si le qualitatif ne peut se passer en pratique de quantitatif, sous une forme certes adaptée, quelle est dès lors sa spécificité ?

La recherche quantitative, dit Ragin, est une stratégie de recherche orientée par les variables (*variable-oriented research strategy* – RAGIN, 1999, p. 1137). Lorsqu'elle mène une narration, par exemple, c'est soit qu'elle cherche à expliquer une anomalie dans le pouvoir explicatif de ces variables, soit que ce sont les variables elles-mêmes qui agissent dans la narration (ABBOTT, 1992). Au contraire, la recherche qualitative s'efforce d'analyser les acteurs comme ils agissent. Elle s'appuie sur le discours de ces acteurs, leurs intentions (le « pourquoi » de l'action), les modalités de leurs actions et de leurs interactions (le « comment » de l'action). Popper (1988, p. 198) parle d'étudier des « actions, interactions, buts, espoirs et pensées ». Plus que de recherche qualitative, il faut donc parler de recherche compréhensive laquelle permet de manier du quantitatif tout en gardant son objectif de compréhension des acteurs. Celle-ci ne relève pas de l'empathie, au sens où il faudrait entrer dans l'identité des acteurs étudiés, leurs émotions, leurs pensées, pour pouvoir les partager. Il s'agit plus justement d'une « logique de situation » au sens de Popper (1979), par exemple d'une situation de gestion (GIRIN, 1990), c'est-à-dire l'objectivation des éléments d'un contexte fait d'actions et d'interactions. La démarche compréhensive se place donc bien dans le cadre d'une démarche scientifique, objectivante et susceptible d'être critiquée. Dans ce cadre, une distinction fondamentale doit être faite entre la situation telle que la vivent les acteurs et la situation telle qu'elle est analy-

sée par le chercheur. Ces deux visions doivent être mises en tension, et c'est de cette tension que naît l'analyse. Cette distinction fondamentale a été faite par Pareto, mais on la retrouve également dans toute analyse de l'action (WEINBERGER, 1998 ; DUMEZ, 2006), qui distingue le point de vue des acteurs de celui du chercheur, cela, *ex ante* et *ex post*.

Quels sont les risques associés à ce type de recherche ? Ils sont de trois ordres comme nous l'avons vu dans l'introduction, et le premier d'entre eux est directement lié à cette dimension de la compréhension.

## LE RISQUE DES ACTEURS ABSTRAITS

Une démarche de recherche qualitative n'a de sens que si elle montre et analyse les intentions, les discours et les actions et interactions des acteurs concrets, du point de vue des acteurs eux-mêmes mais aussi du point de vue du chercheur. C'est-à-dire si elle décrit et si elle narre. L'accent mis sur la compréhension des stratégies des acteurs dans un système d'action fait précisément la force de la sociologie des organisations depuis les travaux de Crozier (1964), et de Crozier et Friedberg (1977). L'ouvrage de Michel Crozier, paru en 1965, *Le phénomène bureaucratique* – une description du monde des employés de bureau –, reste aujourd'hui un modèle de ce que peut être le « donner à voir » des acteurs agissant (CROZIER, 1965). Il faut donc rompre avec l'idée que la description et la narration devraient être exclues de l'analyse du fait que ce serait des formes littéraires et subjectives, des formes extra-scientifiques : elles doivent au contraire être envisagées comme des méthodes scientifiques objectivantes et susceptibles de critique. Quel serait l'intérêt d'une recherche qualitative si elle ne donnait pas lieu à voir les acteurs et l'action ? Cela semble relever du truisme, mais ce n'en est pas un. Combien d'articles, de livres, de mémoires ou de thèses de recherche qualitative donnent le sentiment au lecteur, une fois achevée la lecture de dizaines, parfois de centaines de pages, qu'il n'a vu nulle part les acteurs agir, penser, s'affronter, débattre, tenter des choses, développer des projets, réussir, échouer ? Des montagnes de données ont pu être présentées et brassées sans qu'à aucun moment les acteurs et les actions n'aient été montrés, et donc analysés. Il faut rompre aussi avec l'idée selon laquelle description et analyse seraient indépendantes, voire opposées : il n'y a pas de bonne description sans de bonnes interrogations théoriques, comme il n'y a pas de bonnes analyses théoriques si les descriptions sont pauvres (ACKERMANN *et alii*, 1985 ; DUMEZ, 2010a, 2011).

Comment expliquer ce paradoxe d'une recherche qualitative menée sans montrer des acteurs concrets agissant concrètement ? C'est tout simplement parce que l'on a mis l'accent sur des acteurs abstraits (les

structures, les valeurs, les intérêts, etc.) au point de perdre de vue les acteurs concrets, en recourant à ce que Durkheim appelait des « êtres de raison ». De quoi est-il question ? « [Un être de raison], c'est une entité causale qui n'existe que dans la tête de celui qui y a recours. » (BOUDON, 2006, p. 266). Elle sert d'explication aux phénomènes étudiés, alors qu'en fait elle n'explique rien, elle n'est qu'une boîte noire. Les chercheurs les plus avertis peuvent même s'y laisser prendre, comme le reconnaissait lui-même Tocqueville : « J'ai souvent fait usage du mot égalité dans un sens absolu ; j'ai, de plus, personnifié l'égalité en plusieurs endroits, et c'est ainsi qu'il m'est arrivé de dire que l'égalité faisait de certaines choses, ou s'abstenait de certaines autres [...] Ces mots abstraits [...] agrandissent et voilent la pensée. » (citée in BOUDON, 2006, p. 265). Pour essayer d'éviter le risque des acteurs abstraits, qui guette même les plus grands chercheurs, comme on vient de le voir avec Tocqueville, le point crucial est la détermination de l'unité d'analyse. C'est une notion particulièrement difficile à définir. On la confond souvent avec le niveau d'analyse ou avec la détermination du périmètre de l'étude empirique.

Par niveau d'analyse, on entend une sorte de hiérarchie allant du micro au macro, de l'individu aux équipes, à l'organisation, au secteur et à l'interorganisationnel (LECOCQ, 2012). Si l'on veut éviter le risque des acteurs abstraits, on pourrait penser qu'il suffit d'éviter les niveaux qui semblent leur correspondre (secteur, organisation, équipe) et donc de choisir de se situer au niveau des individus. Dans la réalité, les choses sont plus complexes. Ce n'est pas parce que l'on a décidé d'étudier des acteurs individuels (par exemple, sous la forme d'entretiens) que l'on va automatiquement les voir agir ; à l'inverse, ce n'est pas parce que l'on a décidé d'étudier un secteur industriel que l'on ne verra pas des acteurs penser, décider et agir. Ce n'est donc pas le niveau d'analyse qui importe, mais plutôt la manière dont sont articulés entre eux les différents niveaux (LECOCQ, 2012), justement à partir du choix pertinent de l'unité d'analyse qui va, elle, permettre de donner à voir ou non les acteurs et l'action. Des chercheurs qui ont choisi d'étudier des individus peuvent passer à côté de la dimension compréhensive alors que des chercheurs qui ont fait le choix d'étudier des technologies peuvent parfaitement donner à voir les acteurs à l'œuvre.

La détermination du périmètre de l'investigation empirique se précise en partie en fonction des souhaits du chercheur, mais aussi en fonction des opportunités qui s'ouvrent ou se ferment à lui. Imaginons qu'un chercheur dise : mon cas d'étude correspond à un laboratoire de recherche d'IBM, voire même à un projet de recherche particulier mené au sein de ce laboratoire. En disant cela, le chercheur n'a pas précisé quelle était son unité d'analyse, il a juste défini le périmètre de son domaine d'investigation empirique.

La difficulté à définir l'unité d'analyse vient en réalité du fait qu'elle se situe à un échelon intermédiaire, à l'articulation entre la théorie et le terrain. Comme souvent, cet échelon est difficile à définir et encore plus à montrer. La définition de l'unité d'analyse a à voir avec deux questions fondamentales. La première est : « *What is it a case of?* » (RAGIN & BECKER, 1992), que l'on peut traduire par : « De quoi mon cas est-il un cas ? » Cette question renvoie donc à une sorte de catégorisation dans laquelle le domaine empirique de l'investigation peut entrer (sachant qu'il peut être rattaché à plusieurs catégories, celles-ci n'étant pas exclusives l'une de l'autre). Cette première question amène le chercheur, d'une certaine manière, à sortir de son cas empirique pour le regarder d'une autre manière, et arriver ainsi à le caractériser. La seconde question, à l'inverse, consiste à entrer dans le cas empirique pour se demander : « À quoi vais-je m'intéresser ? De quoi mon cas est-il fait ? ». Une manière de faire qui se rapproche de ce que Popper (1988, p. 189) appelait un « point de vue préconçu de sélection » : une manière à la fois de voir et de sélectionner ce sur quoi va porter l'analyse proprement dite. Il s'agit de cadrer l'énigme (*framing the puzzle* – ALLISON, 1969, p. 715).

Le deuxième risque épistémologique auquel est confrontée toute recherche, mais plus particulièrement la recherche qualitative, est celui de la circularité.

### LA CIRCULARITÉ : LE RISQUE DE SE FOCALISER SUR LES SEULS FAITS VENANT CONFIRMER LA THÉORIE

Comme le note Popper (1988, p. 140, note 2) : « On peut dire d'à peu près n'importe quelle théorie qu'elle s'accorde avec quelques faits ». C'est le risque de circularité (BAMFORD, 1993). Thomas Jefferson l'avait identifié bien avant Popper : « Dès le moment qu'une personne se forme une théorie, son imagination ne voit plus, dans tout objet, que les traits en faveur de cette théorie » (BERGH, 1905, p. 312). Ce risque existe dans toute démarche scientifique, mais il est d'autant plus élevé dans le cas de la recherche qualitative ou compréhensive que le matériau recueilli dans ce type de démarche est riche et hétérogène (YIN, 2008) et qu'il est donc toujours facile de trouver tel ou tel fait qui vienne conforter telle ou telle théorie. Comment dès lors gérer un tel risque ?

Du côté de la théorie, deux points centraux se dégagent. D'une part, la théorie ne doit pas être trop contraignante du moins au début de la recherche. Son but à ce stade est d'orienter la recherche, notamment le recueil du matériau, et non pas de la structurer (sinon, le risque de circularité s'accroît). C'est donc avec raison que Whyte (1984) parle d' « *orienting*

*theory* ». Diane Vaughan (1992, p. 191) présente, quant à elle, les choses ainsi : « J'ai utilisé ces catégories très larges, plutôt qu'un schéma organisant plus détaillé, pour maximiser le processus de découverte. L'important pour un agencement heuristique est qu'il sensibilise, qu'il ouvre le chercheur à la possibilité. Démarrer avec quelques grands concepts [qui soient] provocateurs et qui créent des typologies discriminantes nous rend possible un premier traitement du matériau, un passage au crible des données, qui met en lumière les variations et les ambiguïtés dans les catégories. »

D'autre part, la théorie produite et maniée dans la recherche qualitative est d'un genre particulier. Elle doit être spécifiée sous forme d'histoires hypothétiques : « En aucune manière, les propositions théoriques ne devraient être considérées en sciences sociales avec le formalisme de la grande théorie. Elles devraient juste suggérer un jeu de relations, une histoire hypothétique portant sur le pourquoi des actions, des événements, des structures et des pensées qui se sont produits » (SUTTON & STAW, 1995, p. 378). Certains auteurs parlent, quant à eux, de « mécanismes sociaux ». Nous reviendrons par la suite sur cette notion.

De son côté, le matériau, si l'on veut éviter le risque de circularité, doit être traité de manière (relativement) indépendante de la théorie. Le codage théorique, lequel consiste à poser un cadre théorique, puis à coder tout le matériau à partir des catégories théoriques définies dans ce cadre, maximise le risque de circularité, il doit donc être évité. En effet, il « force » les données (KELLE, 2005). Il faut au contraire coder, non pas sans doute de manière totalement indépendante de toute théorie, comme le prévoit la théorisation ancrée (*grounded theory*), mais en combinant les codes tirés du matériau et les codes tirés de la théorie (ALLARD-POESI, 2003, 2011 ; AYACHE & DUMEZ, 2011a, 2011b).

La démarche qualitative ou compréhensive repose alors sur des confrontations successives entre les théories spécifiées en termes d'effets prédits (ce que je devrais observer si la théorie est juste) et le matériau spécifié à l'aide d'un codage relativement indépendant (ce que j'observe dans la réalité), la première boucle reposant sur une simple théorie d'orientation et constituant le point de départ de la démarche. Celle-ci procède ensuite par des allers et retours successifs entre théorie et matériau dans une approche qui rappelle la notion d'abduction chez Peirce du fait qu'elle cherche surtout à mettre en évidence des faits surprenants et non des faits confirmant la théorie. L'abduction est en effet le raisonnement qui consiste à imaginer l'explication d'une observation surprenante (ALISEDA, 2006, p. 28). Beaucoup d'auteurs l'ont rapprochée de la démarche mise en œuvre dans la recherche qualitative (KOENIG, 1993 ; DAVID, 2000 ; DUBOIS & GADDE, 2002 ; DUMEZ, 2012a).



HERR PROFESSOR EINSTEIN  
OU LE KOLOSSAL RELATIF

Dessin de BARRÈRE.

« Démarrer avec quelques grands concepts [qui soient] provocateurs et qui créent des typologies discriminantes nous rend possible un premier traitement du matériau, un passage au crible des données, qui met en lumière les variations et les ambiguïtés dans les catégories. », « Le professeur Einstein ou le Kolossal Relatif », caricature de Barrère (1877-1931) parue dans *Fantasio* (1931).

### L'ÉQUIFINALITÉ OU LE RISQUE DE SURVALORISER UNE SEULE THÉORIE EXPLICATIVE

Le phénomène de l'équifinalité a été défini par Bertalanffy (1973, p. 38) de la manière suivante : « Le même état final peut être atteint à partir d'états ini-

tiaux différents, [en empruntant] des itinéraires différents ». Cette définition paraît abstraite, mais le phénomène est familier. Notre expérience quotidienne, à l'instar d'une enquête policière, montre qu'il faut toujours, pour un même phénomène, explorer plusieurs explications possibles, plusieurs types d'enchaînements ou de mécanismes ayant pu le déclencher, par des cheminements différents. Dans la démarche qua-

litative ou compréhensive, le risque lié à l'équifinalité est de ne donner qu'une seule explication de ce qui est observé alors que plusieurs autres sont possibles.

Pour faire face à ce risque, il est possible d'opérer de deux manières, liées entre elles : recourir aux hypothèses rivales plausibles et faire un usage systématique du raisonnement contrefactuel.

Pour chaque phénomène spécifié sous la forme d'une histoire ou d'un enchaînement observé, il faut mobiliser plusieurs hypothèses explicatives rivales et tester chacune d'elles sur le matériau. Dans l'idéal, il est souhaitable que ces hypothèses rivales soient totalement exclusives l'une de l'autre. Il est rare que ce soit le cas en pratique, mais c'est un des intérêts de l'étude de cas et de l'analyse qualitative en général, que de permettre cette confrontation entre plusieurs hypothèses : « Une des fonctions irremplaçables des études de cas est leur capacité à examiner directement des explications rivales ou alternatives. Pour cela, les études de cas doivent collecter des données confortant une explication de ce qui s'est passé en même temps que [doivent l'être] des données expliquant ce qui aurait pu se passer. Comparer ces deux jeux de données conduira à une conclusion bien plus solide que si un seul jeu [avait été] mobilisé. » (YIN, 2012, p. 117). Dans cette même ligne d'idées, des chercheurs en science politique ont proposé une approche consistant à lever le risque lié à l'équifinalité en confrontant systématiquement les pouvoirs explicatifs de plusieurs théories sur un même phénomène (GEORGE & BENNETT, 2005 ; HALL, 2006).

Mais comme l'indique également le texte de Yin, une autre méthode, liée à la première, consiste à utiliser systématiquement le raisonnement contrefactuel, qui pose la question suivante : *what if?* (« Que se serait-il passé si ? » – TETLOCK & BELKIN, 1996 ; DURAND & VAARA, 2009).

Dans tous les cas, un chercheur pratiquant la recherche qualitative ne doit jamais se contenter d'une seule explication pour analyser les phénomènes qu'il observe, il doit toujours au contraire discuter et tester plusieurs types d'explication. Cela rejoint la remarque d'Arthur Stinchcombe (1968, p. 13) : « Un étudiant qui éprouve de la difficulté à penser au minimum à trois explications sensées pour n'importe quelle corrélation qui le préoccupe, devrait probablement choisir une autre profession ».

### QUELS TYPES DE RÉSULTATS SCIENTIFIQUES PEUT-ON ATTENDRE D'UNE DÉMARCHÉ COMPRÉHENSIVE ?

Une étude de cas, une démarche compréhensive ou qualitative ne peuvent servir à vérifier une théorie ou des hypothèses. Appliquer un cadre théorique à des situations empiriques n'a pas non plus d'intérêt,

comme par exemple : « cette thèse adopte une approche néo-institutionnaliste du financement des hôpitaux psychiatriques » ou « cet article analyse les insultes sexuelles en combinant une approche goffmanienne de l'interaction à une approche sémiotique » (exemples donnés *in* Abbott, 2004, p. 2016). Dans ces deux exemples, on est confronté à la circularité : ainsi si l'on veut trouver dans les processus de financement des hôpitaux psychiatriques des données « confirmant » l'approche néo-institutionnaliste, on est sûr d'en trouver. Mais quel est l'intérêt scientifique d'une telle démarche ? Si l'étude d'un cas n'apporte rien au regard de la confirmation d'une théorie, il peut en revanche, à lui seul, infirmer ou réfuter une théorie (POPPER, 1998 ; KOENIG, 2009). Néanmoins, est-il utile de consacrer trois années de recherche à une étude qualitative approfondie simplement pour réfuter une théorie ?

Quels peuvent être dès lors les apports théoriques d'une démarche compréhensive ?

Ces apports peuvent être de trois ordres : la mise en évidence de mécanismes, la construction de typologies et la redéfinition de concepts ou de théories existants.

#### La mise en évidence de mécanismes

Comme l'écrit Jon Elster (1989, p. viii) : « Le concept de base dans les sciences sociales ne devrait pas être celui de théorie, mais celui de mécanisme ».

Chercher à mettre en évidence des mécanismes consiste à reconstituer un lien entre des phénomènes observés et leurs causes possibles. Cela doit être mis en relation avec l'objectif de compréhension : « La compréhension est améliorée lorsque sont explicités les mécanismes générateurs sous-jacents qui lient un état de fait ou un événement à un autre [...] » (HEDSTRÖM & SWEDBERG, 1998, p. 12).

Boudon (1998) donne cet exemple. Lorsque l'on énonce une liaison générale du type : un contrôle des loyers provoque généralement une dégradation du marché du logement, on se pose immédiatement la question « Pourquoi ? », et on cherche l'enchaînement de causes qui relie les deux pôles de l'affirmation. On fait donc ce que George et Bennett (2005) appellent du « traçage de processus ». Deux choses sont alors importantes à savoir : le mécanisme est de forme générale et sa force explicative provient de cette généralité ; en même temps, le mécanisme n'est pas une loi – en effet, il ne fonctionne que dans certains contextes, et sous certaines conditions. La notion de mécanisme permet donc de relier généralité et contexte. Elle ne renvoie pas à la généralité abstraite (celle de la loi), mais ne renvoie pas non plus à l'explication *ad hoc*, à la narration purement événementielle. À cet égard, Elster note que : « *Grosso modo*, les mécanismes sont des formes causales se produisant fréquemment et aisément reconnaissables qui se déclen-



HERVÉ DUMEZ

« *Le mécanisme n'est pas une loi – en effet, il ne fonctionne que dans certains contextes, et sous certaines conditions.* », « Le vélo de Tati » (Jacques Tati, cinéaste, posant avec le vélo démonté du facteur du film « Jour de fête »), photo de Robert Doisneau (1949).

chent dans des conditions généralement mal connues ou avec des conséquences indéterminées » (ELSTER, 1998, p. 45).

L'exemple même du mécanisme est l'effet émergent : une pluralité d'acteurs agissent pour des raisons indi-

viduelles et produisent, intentionnellement ou non, un effet macro, comme dans le cas de la prédiction auto-réalisatrice théorisée par Merton (BIGGS, 2009). Si une rumeur court selon laquelle une banque est insolvable, des déposants vont aller y retirer leurs

dépôts, donnant ainsi corps à la rumeur et provoquant la faillite de la banque. Elster prend un autre exemple : des enfants d'alcooliques deviennent à leur tour alcooliques en arrivant à l'âge adulte ; *a contrario*, d'autres enfants ayant eux aussi des parents alcooliques, une fois arrivés à l'âge adulte, ne boivent pas une goutte d'alcool. Il est possible d'explicitier un mécanisme pour chacun des deux cas. Selon le contexte, l'explication repose sur l'un ou l'autre de ces mécanismes.

Diego Gambetta (2006) s'intéresse à un phénomène qui paraît anodin, mais pose des problèmes théoriques redoutables : pourquoi, dans certains cas, alors même que nous n'y sommes pas obligés, laissons-nous un pourboire, sachant que nous ne rencontrerons certainement plus le chauffeur de taxi ou le serveur à qui nous le donnons, et que ce pourboire est laissé après que le service soit réalisé ? Il n'y a évidemment pas de loi générale pour expliquer un tel phénomène. Par contre, raisonner par mécanismes est particulièrement fécond dans un tel cas. Cela suppose en effet de mettre en évidence les différents types d'interactions possibles : le serveur s'attend à un pourboire mais n'en reçoit pas ; *a contrario*, il ne s'attend pas à un pourboire et en reçoit un (il peut alors l'accepter, ou le refuser – ce dernier cas extrêmement rare mérite une explication par des mécanismes) ; celui qui doit donner un pourboire le sait et pourtant il n'en donne pas ; il ne sait pas ce qu'il doit faire, et il hésite entre laisser un pourboire ou ne pas en laisser. Il faut ensuite examiner toutes les raisons (à la base de mécanismes possibles) de donner un pourboire, qui peuvent être formulées en termes d'intérêt personnel (montrer sa générosité à l'égard d'autrui ; se donner un signal à soi-même) ou en termes de conventions sociales (réciprocité, sympathie, empathie, justice, culpabilité). L'analyse menée par Gambetta d'une pratique courante et anodine est un modèle du genre, elle repose sur la richesse de l'exploration des mécanismes possibles sous-jacents à cette pratique.

Elle ouvre sur ce que nous allons examiner maintenant : ce type de raisonnement s'enrichit de la construction d'une typologie des mécanismes mis au jour.

### La construction de typologies

Pour tenir compte de la diversité des situations qu'elle étudie, tout en cherchant à établir des résultats présentant un certain degré de généralité, la démarche compréhensive utilise et produit des typologies. En effet, elle met l'accent sur les contextes concrets des actions et des interactions. Le contexte peut être défini très simplement comme ce qui change la valeur de vérité d'une proposition (une même proposition est vraie dans un certain contexte et fautive dans un autre) ou le sens d'une pratique ou d'un discours (DE ROSE, 1992). Ce type de démarche tend donc natu-

rellement à produire des typologies en contrastant les contextes. Une théorie décontextualisée qui se présentait comme valable universellement se trouve recontextualisée en fonction de situations différentes. Par ailleurs, le chercheur qui pratique la recherche compréhensive choisit souvent de comparer plusieurs cas ou, dans le cadre de sa recherche, met en évidence différents cas de processus. Ces processus peuvent renvoyer à différentes sortes de mécanismes.

Dès lors, les typologies sont à la fois un outil et un des résultats possibles de la recherche compréhensive. Elman (2005) distingue trois types de typologie : les typologies descriptives, les typologies classificatoires et les typologies explicatives.

Grâce aux typologies descriptives, le chercheur s'interroge sur ce qui peut constituer des types dans le matériau qu'il a analysé. Il part d'orientations théoriques pour déterminer des situations concrètes, puis il remonte de ces situations concrètes différenciées vers les dimensions de différenciation pour les interroger et constituer des types. Les typologies classificatoires servent, quant à elles, à rattacher les cas concrets étudiés à des types déjà identifiés. Au contraire des typologies descriptives, elles partent des dimensions de la typologie pour trouver des situations concrètes entrant dans des cases prédéfinies. Enfin, la typologie explicative permet de confronter les effets prédits par les théories avec les processus observés. Le premier type de typologies (les typologies descriptives) invite à se poser la question : « Qu'est-ce qui constitue les types ? ». Le deuxième (les typologies classificatoires) repose sur la question : « De quoi mes cas sont-ils des cas ? ». Enfin, le troisième type (les typologies explicatives) pose une double question : « Si la théorie dit vrai, que devrais-je observer dans mes cas ? Est-ce bien ce que j'observe réellement ? » Dans ce dernier cas, les cellules (ou cases) peuvent alors représenter un mécanisme causal, en relation avec des cas empiriques : « Chaque cas peut être utile s'il permet au chercheur d'identifier un mécanisme (*pattern*) différent. Des explications différenciées des résultats des cas, dont chacun est l'instanciation de la classe d'événements qui est étudiée, deviennent partie prenante de l'élaboration d'une théorie typologique cumulative, ce que David Dessler (1991) a appelé un « répertoire de mécanismes causaux » (ELMAN, 2005, p. 241).

Dans la recherche compréhensive, ces typologies jouent des rôles différents aux différents stades de la recherche : au tout début, une typologie descriptive peut aider à formuler des orientations de recherche ; ensuite, une typologie classificatoire peut aider à choisir des cas multiples à étudier ; enfin, la typologie explicative intervient plutôt à la fin de la recherche, au moment de la discussion théorique. Sans doute faut-il ajouter un quatrième type de typologie, la typologie exploratoire. La construction d'une typologie est un jeu méthodologique. Il s'agit de définir un espace des propriétés fait de cellules généralement matérialisées



« Le chercheur qui pratique la recherche compréhensive choisit souvent de comparer plusieurs cas ou, dans le cadre de sa recherche, met en évidence différents cas de processus. », le Dr Watson en train d'observer Sherlock Holmes passant en revue les comptes rendus de cas antérieurs, illustration de Sydney E. Paget pour « Les aventures de Sherlock Holmes » de Conan Doyle publiées dans *The Strand Magazine*.

par des lignes et des colonnes. Si cet espace est trop grand, il est inutilisable en pratique ; s'il est trop restreint, il a toutes les chances d'être trop réducteur et ainsi de ne pas permettre de rendre compte de la diversité des situations possibles. Le jeu typologique repose donc sur deux mouvements possibles : l'extension ou, au contraire, la compression de l'espace des propriétés. L'extension suppose de refaire à l'envers le raisonnement qui a conduit à la construction de la typologie, pour repérer les compressions opérées et voir si elles ne posent pas des problèmes théoriques. Concrètement, l'extension procède généralement par l'ajout de lignes et de colonnes, par exemple en les dédoublant. La question qui se pose dans cette démarche est de savoir si l'ajout de cellules permet ou non de prédire de nouveaux faits.

Par exemple, la célèbre grille de Nonaka (1994) se compose de quatre cases construites sur la base des deux dimensions que sont la connaissance tacite et la connaissance explicite (voir la figure de la page suivante). Quand on lit attentivement le texte de Nonaka, on remarque tout d'abord que cette typologie n'est ni descriptive ni classificatoire (Nonaka ne donne aucun exemple concret), ni réellement explicative (Nonaka ne confronte pas des effets prédits avec des effets observés). Elle semble avant tout exploratoire au sens où l'auteur explique que son apport est d'attirer l'attention sur une case jusque-là non explorée, la case de l'externalisation (la transformation d'une connaissance tacite en connaissance explicite). En poursuivant la lecture de son article, on remarque également toutes les réductions qui ont conduit à ces

deux dimensions. Nonaka distingue en effet au début de son article l'innovation technique, l'innovation produit, l'innovation stratégique et l'innovation organisationnelle. Mais il ne tient pas compte de cette distinction, considérant finalement que l'innovation est une, et aboutit donc à ne retenir que quatre cas :

La question que l'on peut alors se poser est celle-ci : « Est-il légitime, et sous quelles conditions, de réduire l'ensemble de la connaissance uniquement à ces deux dimensions, en considérant que l'innovation technique et l'innovation organisationnelle, par exemple, posent exactement les mêmes problèmes en termes de connaissance tacite et connaissance explicite ? ». Si tel est le cas, on peut en rester aux quatre cases de Nonaka. Dans le cas contraire, il faut alors élargir la typologie.

Les typologies peuvent être utilisées dans les premières phases d'une recherche compréhensive, notamment pour réfléchir au choix d'un petit nombre de cas pertinents. Puis, elles peuvent s'élever jusqu'au stade de l'élaboration de la théorie : « À ce stade, la recherche peut être de nature exploratoire, reposant sur le *feedback* des premières études de cas, pour évaluer, raffiner et, éventuellement, altérer le cadre théorique dans lequel l'explication des cas individuels sera rédigée et pour identifier les composants d'une typologie utile » (GEORGE & BENNETT, 2005, p. 240). Elles peuvent fournir la structure d'une discussion théorique si les cases de la typologie sont conçues pour répondre à cette double question : « Que devrais-je observer si la

théorie est juste ? Et est-ce bien ce que j'observe dans la pratique ? ».

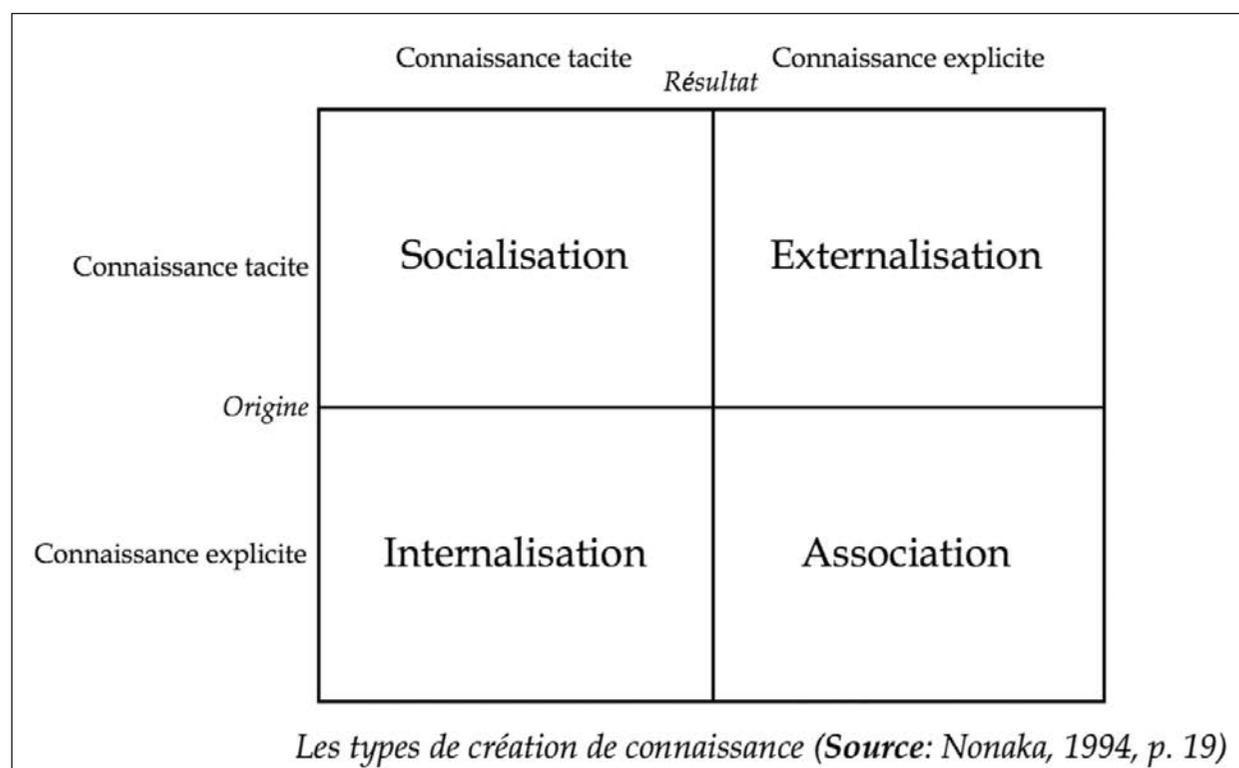
Dans ces différentes perspectives, l'intérêt d'une typologie est toujours d'attirer l'attention sur des faits nouveaux, et donc d'éviter le risque de circularité (en vertu duquel on ne cherche que des faits qui confirment des théories).

On peut donc résumer ainsi les avantages théoriques des typologies : « [Leurs] avantages comprennent [leur] capacité à traiter des phénomènes complexes sans les simplifier outre mesure, à clarifier les ressemblances et les dissemblances entre les cas pour favoriser les comparaisons, à fournir un inventaire compréhensif de toutes les sortes de cas possibles, et à attirer l'attention sur les "cases vides", c'est-à-dire les sortes de cas qui ne se sont pas encore produits ou [qui] ne peuvent pas se produire » (BAILEY, 1994, p. 233).

#### La redéfinition des concepts et des théories

L'un des résultats théoriques attendus de la démarche qualitative ou compréhensive est la discussion des concepts existants et, éventuellement, l'invention de nouveaux concepts (sur ce dernier point, il faut être prudent, nous allons y revenir).

Le travail le plus simple à mener sur les concepts consiste à partir du triangle (OGDEN & RICHARDS, 1923) : dénomination (donner un nom au concept), compréhension (donner une définition du concept) et extension (définir le champ empirique auquel le



concept s'applique). Il n'y a véritablement concept que quand il existe des interactions dynamiques entre ces trois dimensions : la dénomination doit s'accompagner d'une tentative de définition (la compréhension) et d'un renvoi à une classe de faits empiriques (l'extension). Trop souvent, un auteur avance un mot nouveau sans en donner une véritable définition, ou plus exactement sans avoir procédé à une exploration compréhensive (quelles sont les dimensions importantes du concept, et pourquoi ? Comment ce nouveau concept se situe-t-il par rapport au champ sémantique existant ? Comment modifie-t-il ce champ sémantique ?). Il donne quelques exemples empiriques, mais sans explorer la classe des phénomènes empiriques que ce concept éclaire, et sans montrer les phénomènes qu'il n'éclaire pas (c'est-à-dire sans en montrer les limites de validité empirique). Si le travail d'exploration compréhensive n'est pas fait, la dénomination n'est alors qu'une simple étiquette apposée sur quelques faits. Si le travail d'exploration extensive n'est pas fait, alors le concept se réduit à une dénomination recouvrant une idée générale et vide. On est assez proche de la célèbre phrase de Kant : « Les concepts sans intuition [sans contenu empirique] sont vides, les intuitions sans concept sont aveugles. »

On peut aller plus loin en utilisant les huit critères proposés par Gerring (1999) qui sont : la familiarité, la résonance, la parcimonie, la cohérence, la différenciation, la profondeur, l'utilité théorique et l'utilité pour le champ sémantique. La définition d'un concept correspond dès lors à un compromis (*trade-off*) entre ces différents critères. Un point important est notamment la mise en perspective du concept par le processus de construction théorique et, en particulier, sa mise en relation avec d'autres concepts dans le cadre d'une classification ordonnée et hiérarchisée.

La qualité d'un concept réside alors dans la dimension interactive qui unifie et met sous tension les trois pôles du triangle précité, et dans celle des compromis faits entre les huit critères de Gerring. Mais l'intérêt du concept réside également dans son potentiel à guider l'intérêt du chercheur vers des faits jusque-là inexplorés et à faire surgir de nouveaux problèmes.

Prenons un exemple : Ahrne et Brunsson (2008) ont mis en avant le terme de méta-organisation. Il suggère l'idée que quelque chose existe à un niveau dépassant celui des organisations telles que nous les connaissons. Les deux auteurs ont donné la définition suivante de cette notion (la compréhension) : « les méta-organisations sont des organisations dont les membres sont des organisations (alors que les membres des organisations « simples » sont des individus physiques) ». Et les deux auteurs ont montré (l'extension) la diversité empirique d'un phénomène, qui recouvre, entre autres, le MEDEF, l'Union postale universelle, Birdlife International, l'ONU, la FIFA, l'OTAN, la Fédération des Entreprises de la Beauté. Les auteurs y

ajoutent l'Union européenne. La question de savoir jusqu'où le concept doit être étendu se pose notamment dans le cas de l'Union européenne : les auteurs considèrent les États membres comme des organisations, l'Union européenne est donc une organisation dont les membres sont bien des organisations (De fait, pour les auteurs, l'Union européenne est bien une méta-organisation). Les trois éléments (dénomination, compréhension et extension) étant en interaction dynamique, on peut donc considérer que Ahrne et Brunsson ont bien construit un concept. Encore faut-il noter quelque chose de plus. En effet, à quoi servirait d'ajouter le concept de méta-organisation au concept d'organisation, si les méta-organisations ne se différencieraient pas, au niveau des problèmes qu'elles posent et de leurs comportements, des organisations elles-mêmes ? Ce qui justifie l'invention de ce nouveau concept, c'est, par exemple, le fait que les méta-organisations dépendent de leurs membres d'une manière très différente de celle dont les organisations « simples » dépendent des leurs. General Motors dépend moins d'un de ses collaborateurs, fût-ce son CEO, que le MEDEF ne dépend de l'UIMM. Un autre exemple est le fait que les membres des méta-organisations étant des organisations, les méta-organisations risquent de se trouver en concurrence avec leurs membres pour l'exercice de certaines activités, ce qui n'est pas le cas des organisations « simples ».

Quand on mène une recherche compréhensive, plusieurs questions fondamentales se posent donc.

La première est celle-ci : « Faut-il que j'invente de nouveaux concepts ? » La naïveté du chercheur consiste à penser qu'un vrai travail de recherche doit obligatoirement aboutir à l'invention d'un ou plusieurs concepts nouveaux. Une telle naïveté est étonnante : les phénomènes étudiés dans les sciences sociales sont triviaux, au sens où chaque acteur les éprouve, les construit, et en a plus ou moins conscience. L'invention de grands concepts (l'anomie, le charisme, etc.) est chose rare. La prolifération de petits concepts éphémères conduit, quant à elle, à une impasse. Entre la sociologie, la psychologie, l'économie, le droit, la gestion, la linguistique, l'anthropologie, l'ethnologie..., il existe un réservoir considérable de concepts déjà existants qu'il est nécessaire d'explorer sérieusement avant de se lancer dans l'invention d'un concept nouveau. Il faut avoir le courage de passer un rasoir aussi impitoyable qu'intelligent sur nos tentatives d'invention (DUMEZ, 2001).

La deuxième question est : « Le concept que je crois avoir inventé est-il un véritable concept ? Est-ce un véritable outil d'explication (*explanans*), ou une simple étiquette apposée sur des phénomènes à expliquer (*explanandum*) ? » Cette question est essentielle : un mot, une expression n'expliquent rien en eux-mêmes, or bien trop souvent les recherches qualitatives s'arrêtent là. En créant un mot, elles ont mis en évidence un phénomène à expliquer (*explanandum*), mais elles

n'ont pas créé d'outil d'explication ni de concept (*explanans*).

La troisième question est celle-ci : « Combien de concepts (dont l'un inventé, éventuellement) vais-je mobiliser dans mon cadre analytique ? » Les concepts ne fonctionnent ni de manière isolée ni en longs défilés. Comme l'a fait remarquer Chamfort, « On n'est point un homme d'esprit pour avoir beaucoup d'idées, comme on n'est pas un bon général pour avoir beaucoup de soldats. » L'opposition de deux termes – hiérarchie et marché – est souvent faible et conduit à placer tous les phénomènes existants au milieu de ces deux extrêmes, ce qui ne permet pas de pousser la réflexion très loin. Six, sept ou huit notions conduisent à l'élaboration de grands tableaux qui souvent sont illisibles. Une juste mesure se trouve sans doute du côté de trois, quatre ou cinq notions. La grille à quatre cases est, quand elle est bien faite (ce qui est malheureusement rarement le cas), un outil extrêmement puissant.

Dernière remarque. Une autre grande naïveté serait de penser qu'il faut commencer par définir les concepts (1). En réalité, le travail intellectuel fondamental, dans une recherche, est un travail de re-définition des concepts, que ceux-ci soient inventés ou existants. Les définitions que l'on pose au début d'une recherche ne sont que des définitions d'orientation du travail, c'est le processus de recherche qui permet ensuite de re-définir les concepts, de les préciser ou, au contraire, de les élargir, de mieux circonscrire leur domaine de validité, de redéfinir leurs relations avec des concepts voisins. Quand est posée la relation  $E=MC^2$ , aucun concept nouveau n'apparaît. Simplement, mais il est vrai de manière fondamentale, le concept de masse se trouve redéfini. C'est ce travail d'interaction dynamique entre des concepts qui se redéfinissent collectivement, qui constitue l'essentiel d'un travail de recherche. Les concepts ne sont définis au départ que sur un mode provisoire, cette définition ne visant qu'à l'orientation du travail, ils sont ensuite redéfinis au cours du processus de recherche, dont la finalité est justement ce travail de redéfinition. Le message conclusif de cette partie consacrée à la redéfinition des concepts est donc un appel à une certaine sobriété dans la veine créative : peut-être une certaine modestie s'impose-t-elle et sans doute convient-il de s'efforcer d'abord, avant de chercher à inventer de nouveaux concepts, de redéfinir avec rigueur et soin ceux existants et les relations qu'ils entretiennent entre eux. Bref, de se contenter d'imiter Einstein...

tants et les relations qu'ils entretiennent entre eux. Bref, de se contenter d'imiter Einstein...

## CONCLUSION

La démarche qualitative, ou mieux comme on l'a vu, compréhensive, ne relève pas d'un paradigme épistémologique particulier, mais d'une démarche scientifique classique qui consiste à confronter des effets attendus (*predicted effects* – qui constituent la spécification de la théorie sous la forme « Si la théorie que je mobilise est vraie, que dois-je observer dans mon matériau ? ») à des phénomènes observés dans le matériau rassemblé. Cette confrontation entre effets prédits et effets observés suppose de gérer les trois grands risques qui menacent la démarche compréhensive : les acteurs abstraits, la circularité et l'équifinalité. Par ailleurs, cette confrontation se mène par itérations successives. Chacune d'elles doit faire surgir des faits nouveaux, surprenants, inattendus, qui doivent permettre de repenser le cadre théorique mobilisé, dans un processus d'abduction au sens de Peirce. Chaque moment d'une recherche qualitative doit être activement employé à faire surgir des faits et des données étonnantes. Ce qui fait la difficulté, mais aussi le caractère excitant de ce type de démarche. ■

## RÉFÉRENCES

- ABBOTT (A.), *Methods of Discovery. Heuristics for the Social Sciences*, New York/London : WW Norton and Co, 2004.
- ACKERMANN (W.), CONEIN (B.), GUIGUES (C.), QUÉRÉ (L.) & VIDAL (Daniel), *Décrire : un impératif ? Description, explication, interprétation en sciences sociales*, tomes 1 & 2, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1985.
- AHRNE (G.) & BRUNSSON (N.), *Meta-organizations*, Cheltenham (UK) and Northampton (MA) : Edward Elgar, 2008.
- ALISEDA ATOCHA (Llera), "What is abduction? Overview and Proposal for Investigation", in ALISEDA ATOCHA, *Abductive Reasoning. Logical Investigation into Discovery and Explanation*, Dordrecht, Springer, Synthese Library, Studies in Epistemology, Logic, Methodology, and philosophy of Science, vol. 330, chapter 2, pp. 27-50, 2006.
- ALLARD-POESI (F.), « Coder les données », in GIORDANO (Yvonne) (2003), *Conduire un projet de recherche dans une perspective qualitative*, Caen, EMS, pp. 245-290, 2003.
- ALLARD-POESI (F.), « Le codage n'est pas un "truc" méthodologique ou du codage comme "problématisation" », *Le Libellio d'Aegis*, 7(3), pp. 3-8, 2011.

(1) Comme l'a noté Popper (1991, p. 117) : « Je crois [...] que la clarté est une valeur intellectuelle, puisque, sans elle, la discussion critique est impossible. Mais je ne crois pas que l'exactitude ou la précision soient des valeurs intellectuelles en elles-mêmes ; au contraire, nous ne devrions jamais essayer d'être plus exacts ou plus précis que le problème en présence duquel nous nous trouvons (qui est toujours un problème ayant trait à la discrimination entre des théories en compétition) ne l'exige. Pour cette raison, j'ai insisté sur le fait que les définitions ne m'intéressaient pas ; puisque toutes les définitions doivent utiliser des termes non définis, il est de peu d'importance, en règle générale, d'utiliser un terme comme terme primitif ou comme terme défini ».

- ALLISON (G.), "Conceptual models and the Cuban missile crisis", *The American Political Science Review*, 63(3), pp. 689-718, 1969.
- AVENIER (M.J.) & THOMAS (C.), « À quoi sert l'épistémologie dans la recherche en sciences de gestion ? Un débat revisité », *Le Libellio d'Aegis*, 8(4), pp. 13-26, 2012.
- AYACHE (M.) & DUMEZ (H.), « Le codage dans la recherche qualitative : une nouvelle perspective ? », *Le Libellio d'Aegis*, 7(2), pp. 33-46, 2011a.
- AYACHE (M.) & DUMEZ (H.), « Réflexions en forme de réponses : à propos du codage dans la recherche qualitative », *Le Libellio d'Aegis*, 7(3), pp. 29-34, 2011b.
- BAILEY (K.), *An Introduction to Classification Techniques*, Thousand Oaks : Sage, 1994.
- BAMFORD (G.), "Popper's Explications of Ad Hocness: Circularity, Empirical Content, and Scientific Practice", *The British Journal for the Philosophy of Science*, 44(2), pp. 335-355, 1993.
- BERGH (A. E.), *The Writings of Thomas Jefferson*, vol. VI, Washington DC : The Jefferson Memorial Association, 1905.
- BERRY (M.), *Une technologie invisible ? L'impact des instruments de gestion sur l'évolution des systèmes humains*, Paris, École Polytechnique, 1983.
- BERTALANFFY (L.) Von, *Théorie générale des systèmes*, Paris, Dunod, 1973.
- BIGGS (M.), "Self-fulfilling prophecies", in HEDSTRÖM (P.) & BEARMAN (P.), *The Oxford Handbook of Analytical Sociology*, Oxford: Oxford University Press, pp. 294-314, 2009.
- BOUDON (R.), "Social mechanisms without black boxes", in HEDSTRÖM (P.) & SWEDBERG (R.) [Eds], *Social Mechanisms. An Analytical Approach to Social Theory*, Cambridge : Cambridge University Press, pp. 172-203, 1998.
- BRAUDEL (F.), *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Armand Colin, 3 volumes, 1979.
- BOUDON (R.), « Bonne et mauvaise abstraction », *L'Année sociologique*, 56(2), pp. 263-284, 2006.
- CALLON (M.) [ed.], *The Laws of Markets*, Oxford: The Sociological Review/Basil Blackwell, 1998.
- CROZIER (M.), *Le phénomène bureaucratique*, Paris, Seuil, 1964.
- CROZIER (M.), *Le monde des employés de bureau*, Paris, Seuil, 1965.
- CROZIER (M.) & FRIEDBERG (E.), *L'acteur et le système*, Paris, Seuil, 1977.
- DAVID (A.), « Logique, épistémologie et méthodologie en sciences de gestion : trois hypothèses revisitées », in DAVID (A.), HATCHUEL (A.) et LAUFER (R.) [ed.], *Les nouvelles fondations des sciences de gestion*, Paris, Vuibert-FNEGE, pp. 83-109, 2000.
- DELPEUCH (J.L.) & LAUVERGEON (A.), *Sur les traces des dirigeants*, Paris, Calmann-Lévy, 1988.
- DE ROSE (K.), "Contextualism and Knowledge Attributions", *Philosophy and Phenomenological Research*, 52(4), pp. 913-929, 1992.
- DESSLER (D.), "Beyond Correlations: Toward a Causal Theory of War", *International Studies Quarterly*, 35(3), pp. 337-355, 1991.
- DUBOIS (A.) & GADDE (L.E.), "Systematic combining: an abductive approach to case research", *Journal of Business Research*, 55(7), pp. 553-560, 2002.
- DUMEZ (H.), « Supplément méthode : Occam », *La lettre du CRG*, 13, pp. 16-19, 2001.  
<http://crg.polytechnique.fr/lettre/Lettre13.pdf>
- DUMEZ (H.), "Why a special issue on Methodology: Introduction", *European Management Review*, 3(1), pp. 4-6, 2006.
- DUMEZ (H.), « La description : point aveugle de la recherche qualitative », *Le Libellio d'Aegis*, 6(2), pp. 28-43, 2010a.
- DUMEZ (H.), « Éléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion », *Le Libellio d'Aegis*, 6(4), pp. 3-15, 2010b.
- DUMEZ (H.), « L'Actor-Network-Theory (ANT) comme technologie de la description », *Le Libellio d'Aegis*, 7(4), pp. 27-38, 2011.
- DUMEZ (H.), « Qu'est-ce que l'abduction, et en quoi peut-elle avoir un rapport avec la recherche qualitative ? », *Le Libellio d'Aegis*, 8(3), pp. 3-9, 2012a.
- DUMEZ (H.), « Les trois risques épistémologiques de la recherche qualitative », *Le Libellio d'Aegis*, 8(4), pp. 29-33, 2012b.
- DUMEZ (H.), *Méthodologie de la recherche qualitative*, Paris, Vuibert, 2013.
- DURAND (R.) & VAARA (E.), "Causation, counterfactuals, and competitive advantage", *Strategic Management Journal*, 30(12), pp. 1245-1264, 2009.
- ELMAN (C.), "Explanatory typologies in Qualitative Studies of International Politics", *International Organization*, 59(2), pp. 293-326, 2005.
- ELSTER (J.), *The Cement of Society: A Study of Social Order*, Cambridge: Cambridge University Press, 1989.
- GAMBETTA (D.), "What Makes People Tip: Motivations and Predictions", *Le Libellio d'Aegis*, 2(3), pp. 2-10, 2006.
- GEORGE (A. L.) & BENNETT (A.), *Case Studies and Theory Development in the Social Sciences*, Cambridge (MA): M.I.T. Press, 2005.
- GERRING (J.), "What makes a concept good? A criterial framework for understanding concept formation in the social sciences", *Polity*, 31(3), pp. 357-393, 1999.
- GIRIN (J.), « L'analyse empirique des situations de gestion : éléments de théorie et de méthode », in MARTINET (A.C.) [ed.], *Epistémologies et Sciences de Gestion*, Paris, Economica, pp. 141-182, 1990.
- HALL (P.), "Systematic Process Analysis: When and How to Use It?", *European Management Review*, 3(1), pp. 24-31, 2006.
- HEDSTRÖM (P.) & SWEDBERG (R.) [Eds], *Social Mechanisms. An Analytical Approach to Social Theory*, Cambridge: Cambridge University Press, 1998.

- KELLE (U.), "Emergence" vs. "Forcing" of Empirical Data? A Crucial Problem of "Grounded Theory", Reconsidered [52 paragraphs], *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research*, 6( 2), art. 27, 2005.  
<http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:0114-fqs0502275>.
- KOENIG (G.), « Production de la connaissance et constitution de pratiques organisationnelles », *Revue de Gestion des Ressources Humaines*, 9, pp. 4-17, novembre, 1993.
- KOENIG (G.), « L'étude de cas à visée infirmationniste », *Le Libellio d'Aegis*, 5(4), pp. 7-13, 2009.
- LECOCQ (X.), « Niveaux d'analyse et réification », *Le libellio d'Aegis*, 8(4), pp. 5-11, 2012.
- MOISDON (J.C.), *Du mode d'existence des outils de gestion*, Paris, Seli Arslan, 1997.
- NONAKA (I.), "A Dynamic Theory of Organizational Knowledge Creation", *Organization Science*, 5(1), pp. 14-37, 1994.
- OGDEN (C. K.) & RICHARDS (I. A.), *The Meaning of Meaning*, New York: Harchourt, Brace & World, 1923.
- GIROD-SÉVILLE (M.) & PERRET (V.), « Fondements épistémologiques de la recherche », in THIÉTART (R.-A.) [ed.] (1999), *Méthodes de recherche en management*, Paris, Dunod, pp. 13-33, 1999.
- POPPER (K.), « La logique des sciences sociales », in ADORNO (T.) & POPPER (K.) (1979). *De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales*, Bruxelles, Éditions Complexe, pp. 75-90, 1979.
- POPPER (K.), *Misère de l'historicisme*, Paris, Plon/Presses Pocket, 1988.
- POPPER (K.), *La Connaissance objective*. Paris, Flammarion, 1991.
- POPPER (K.), *La Connaissance objective*, Paris, Flammarion/Champs, 1998.
- VAUGHAN (D.), "Theory elaboration: the heuristics of case analysis", in RAGIN (C. C.) & BECKER (H. S.) (1992), *What is a case? Exploring the Foundations of Social Inquiry*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 173-202, 1992.
- WEBER (R.), "The Rhetoric of Positivism Versus Interpretivism", *MIS Quarterly*, 28(1), pp. iii-xii, 2004.
- RAGIN (C. C.), "The Distinctiveness of Case-Oriented Research", *Health Services Research*, 34(5), (pt 2), pp. 1137-1151, 1999.
- STINCHCOMBE (A. L.), *Constructing social theories*, Chicago: The University of Chicago Press, 1968.
- SUTTON (R. I.) & STAW (B. M.), "What theory is not?", *Administrative Science Quarterly*, 40(3), pp. 371-384, 1995.
- TETLOCK (P. E.) & BELKIN (A.), *Counterfactual Thought Experiments in World Politics. Logical, Methodological and Psychological Perspectives*, Princeton: Princeton University Press, 1996.
- WEINBERGER (O.), *Alternative action theory. Simultaneously a critique of Georg Henrik von Wright's practical philosophy*, Dordrecht: Kluwer, 1998.
- YIN (R. K.), *Case Study Research. Design and Methods*, Thousand Oaks: Sage, (2008 - 4th ed).
- YIN (R. K.), *Applications of Case Study Research*, Thousand Oaks: Sage, 2012 - 3rd ed.